JACQUES-NOËL PÉRÈS

Les origines du christianisme en Éthiopie : histoire, tradition et liturgie

La liturgie est par essence conservatrice. Je veux dire qu'elle est souvent le conservatoire de pratiques et de traditions mémoriales. Cela ne signifie pas que rien en elle ne bouge, ni n'évolue. Il n'empêche que, sous le sceau du rite, des comportements, des pensées et des jugements passent de siècle en siècle. Des légendes aussi, entendons selon l'étymologie ce qui est lu et par là répété et qui ne s'oublie pas. Aussi, les diverses pièces des liturgies chrétiennes sont-elles une manière d'écrire l'histoire de l'Église, voire des Églises. Elles sont par conséquent une source pour l'historien, à la condition que celui-ci sache auparavant les replacer dans leurs contextes théologique, social, voire politique ou artistique.

Pour ce qui est de l'Église d'Éthiopie, le problème est précisément que s'essayer à reconstituer ces contextes s'avère être une tâche ardue. En premier lieu parce que les manuscrits anciens manquent et qu'on ne peut compter que sur des œuvres qui ont été recopiées, déjà au XIIIe siècle, mais pour beaucoup d'entre elles guère avant le XVIe, et remaniées, quelquefois largement. Faut-il se résigner à constater une absence de production pendant une trop longue période, ou bien, ainsi qu'on le fait parfois, expliquer que les documents des siècles précédents n'ont survécu qu'en échappant à deux destructions d'ampleur considérable ? On rappelle en effet qu'au Xe siècle d'abord, celle qu'on appelle l'impératrice Judith, dont il est difficile encore de savoir si, comme on l'a dit, elle

était juive ou païenne, pendant les quelque quarante années de son règne, a persécuté l'Église et organisé l'anéantissement de ses livres, ceux des temps des origines, dont les livres de prières. Moins d'un siècle après les réformes liturgiques qui ont connu leur apogée sous le règne du négus Zar'a Yā'eqob (1434-1468) ensuite, l'émir Grañ, un musulman, prend et incendie Axoum, massacre les chrétiens et s'en prend lui aussi à leurs livres[1]. Chaque réécriture toutefois, la persécution passée, a été accompagnée d'amplifications en vue, le cas échéant, de ressaisir la foi ébranlée du peuple chrétien ou de conforter ceux qui ont résisté. Cela est particulièrement prégnant dans tout le cycle sanctoral et c'est ce qui donne son plein sens à la révision opérée peu après les destructions brutales de Grañ sous le négus Sarṣa Dengel (1563-1597). Les athlètes des temps jadis sont alors donnés en modèles de piété et de vertus, religieuses et civiques, car, je pense l'avoir montré dans une étude récemment publiée à propos de Yārēd le Mélode, la restauration de la foi doit, dans l'esprit de ceux qui la promeuvent, s'accompagner d'une restauration nationale[2]. On lit en tout cas les exploits de ces héros au cours du culte. Pour cela, on utilise le synaxaire – le *Senkessār* –, qui rassemble des lectures rappelant la vie des saints, destinées aux célébrations de leur fête ou à la commémoration des principaux mystères chrétiens. Dans ces *actes*, dont il comprend le ton hagiographique et arétalogique, l'historien découvre une histoire vivante, où des hommes et des femmes vivent, mais aussi les idées qu'ils défendent. Assurément est-il superflu de souligner ici que telle insistance sur une assertion doctrinale ou sur une expression de la piété laisse entendre qu'elle a pu, à un moment donné, être contestée, ou que tel

1. Pour Judith, cf. Jean-Baptiste Coulbeaux, *Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie*, Paris, Geuthner, 1929, t. 2, p. 229-232 et pour Grañ, cf. John Spencer Trimingham, *Islam in Ethiopia*, Londres, Oxford University Press, 1952, p. 113-117.

2. Cf. Jacques-Noël Pérès, « La chenille et les oiseaux. Yārēd le Mélode dans la tradition de l'Église d'Éthiopie », dans A.-M. Triacca et A. Pistoia (éd.), *L'hymnographie* (BEL Subsidia 105), Rome, CLV-Edizioni Liturgiche, 2000, p. 47-55.